

Vérité et authenticité

Adinel Bruzan

Il était gentil, ce bossu, mais il n'était pas très modeste.

« Vous devez vous demander, cher voisin, pourquoi l'intellectuel que je suis a résolu de s'installer ici ?

- Ça oui, dit Ugolin, en secouant la tête, je me le demande !

- Et bien voilà : après avoir beaucoup travaillé - je parle du travail de l'esprit - après avoir longuement médité et PHILOSOPHE, je suis arrivé à la conclusion irréfutable que le seul bonheur possible c'est d'être un homme de la Nature. J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'espace pour que ma pensée se cristallise. Je ne m'intéresse plus qu'à ce qui est vrai, sincère, pur, large, en un seul mot, l'AUTHENTIQUE, et je suis venu ici pour cultiver l'AUTHENTIQUE. J'espère que vous me comprenez ?

- Oui, dit Ugolin. Évidemment. » [...]

« Galinette, attention ! Il ne faut pas faire confiance aux bossus. Ils sont toujours plus malins que nous ! [...] Et qu'est-ce qu'il veut planter ?

- Des légumes, de la vigne, du blé, et surtout, il dit qu'il va cultiver des lotantiques ! Des lotantiques partout ! Qu'est-ce que c'est ?

- Ça doit être une plante qui pousse dans les livres... »

(Marcel Pagnol, *Jean de Florette*, Editions de Fallois, Paris, 2004, p. 99 et 103)

Force est de reconnaître que la production livresque d' « authentique » ne connaît pas la crise et que le nombre de pages qui y sont consacrées a considérablement augmenté au fil des années. Il y a même un champ de la culture qui se voue exclusivement au renouvellement et à la variation des formules pour être authentique, au fur et à mesure que les anciennes s'usent ou se démodent. C'est ce que l'on appelle en France, d'une façon assez vague, la littérature du « développement personnel ». Le but – manifestement paradoxal – de cette littérature est de proposer des *recettes* tout faites, faciles et efficaces pour réussir sa vie, accomplir son potentiel, se désaliéner et mieux s'accorder à son soi profond – la preuve qu'elles sont faciles et efficaces : tous ces livres se trouvent sur les rayons « librairie » des stations-essence sur l'autoroute, car, comme tout le monde le sait, tout voyage sur l'autoroute est potentiellement un chemin de Damas pour le voyageur assoiffé d'être et de mieux-être et on ne sait jamais quand l' « appel » à être soi-même peut venir nous toucher.

Depuis que l'existentialisme a été éclipsé sur la scène intellectuelle, ce domaine de l'accomplissement personnel au sens large a été globalement ignoré et – avec une bonne dose de condescendance – méprisé par les philosophes – gagnés par d'autres modes intellectuelles, moins individualistes et personalistes et plus scientifiques et impersonnelles. Au mieux, ce type de littérature n'est pas pris au sérieux (ce ne serait que du « bavardage » narcissique), au pire il est congédié sans appel, car vu comme une excroissance idéologique du nouveau discours managérial dans le capitalisme avancé.

Quand de temps en temps l'un ou l'autre un philosophe cède aux sirènes économiques et médiatiques et se met à écrire pour le développement personnel, ces écrits sont inmanquablement taxés de vulgarisation, d'abaissement, de complaisance, bref : ils ne sont pas

pris au sérieux. Mais le vent semble tourner. Sous l'influence et à la suite de philosophes contemporains tels que Charles Taylor (Canada) et Charles Larmore (Etats-Unis), un véritable travail de réhabilitation et de réarticulation de l'idéal d'authenticité est en cours¹.

Ces auteurs partent tous d'un constat : que la modernité occidentale depuis le romantisme peut être qualifiée d'« âge de l'authenticité ». L'idéal d'authenticité est « largement partagé et donc difficile à récuser »², et il s'agit d'un « idéal non seulement légitime, mais incontournable de nos sociétés démocratiques contemporaines »³. Face à ce constat, le philosophe peut soit s'enfermer dans la tour d'ivoire de son mépris souverain pour tout ce qui est « vulgaire » ou « pop », soit jouer l'autruche et ignorer le phénomène, sous le prétexte de son caractère contingent ou limité, circonscrit à une certaine modernité. Mais, pour les partisans d'une philosophie de l'authenticité ces attitudes ne sont pas satisfaisantes et comportent même des incohérences morales et intellectuelles. L'idéal d'authenticité est impliqué dans la démarche de philosopher, pour autant du moins que « le rôle du philosophe n'est pas seulement d'écrire des ouvrages techniques pour d'autres philosophes, mais aussi d'aider les « gens ordinaires » à y voir plus clair dans leurs propres motivations, ou à mieux formuler certains problèmes, notamment s'ils se retrouvent par exemple sommés de faire preuve d'authenticité dans leurs relations avec leurs collègues, ou si on leur demande d'aspirer à se réaliser personnellement à travers leur travail pour espérer décrocher un poste. »⁴

Par égard pour les « gens ordinaires » – un égard qui n'est peut-être pas entièrement désintéressé – mais aussi par fidélité envers sa propre culture, le philosophe se doit donc de se pencher sérieusement sur l'idéal d'authenticité et ne pas le laisser en pâture aux ambitieux ou aux incompetents, que derrière la littérature brumeuse du développement personnel se cache une éthique de la réalisation de soi profonde et riche.

Cette tâche comporte deux aspects : a) montrer que l'authenticité n'est pas juste une « plante qui pousse dans les livres », mais une expérience bel et bien réelle, indubitable et que l'on puisse attester ; b) articuler une théorie rationnelle de l'authenticité, par opposition aux formes dégradées du « développement personnel ».

1. Les expériences d'authenticité.

Commençons par la première question : l'authenticité renvoie-t-elle à quelque chose de réel, à une expérience concrète, ou n'est-elle qu'une illusion ou une fiction livresque ?

La conception commune de l'authenticité semble pouvoir être formulée ainsi : « Nous parvenons à être nous-mêmes lorsque nous ne sommes plus affectés par ce que nous avons emprunté à autrui, mais puisons dans le moi qui est le nôtre »⁵. Ce « lorsque » renvoie à un certain type d'expériences d'adéquation avec soi-même que tout le monde peut vivre. Dans celles-ci nous sommes d'autant plus nous-mêmes que nous avons l'impression d'échapper à une aliénation, à une dépossession de soi au détriment de la société ou des « autres » en général – même si un certain rapport à quelques autres privilégiés peut subsister. On en prend donc surtout conscience par contraste avec un engagement ou un choix vécu comme aliénant et contre-nature, c'est-à-dire contre sa nature propre.

Dans la conclusion de son essai sur Taylor et Larmore, N. Voeltzel analyse deux séries d'« expériences d'authenticité ».

¹ Deux livres récents se consacrent, en France, à cette tâche : Claude Romano, *Être soi-même. Une autre histoire de la philosophie*, Editions Gallimard, Paris, 2019, et Nicolas Voeltzel, *Repenser l'authenticité. Essai sur Charles Taylor et Charles Larmore*, Classiques Garnier, Paris, 2021.

² V. Descombes, *Le Raisonnement de l'ours et autres essais de philosophie pratique*, Editions du Seuil, Paris, 2007, p. 204.

³ C. Romano, *Être soi-même*, p. 21.

⁴ N. Voeltzel, *Repenser l'authenticité*, p. 23.

⁵ C. Larmore, *Les pratiques du moi*, Presses Universitaires de France, Paris, 2004, p. 83.

Les premiers exemples sont empruntés à des œuvres philosophiques et littéraires : l'expérience de confiance en soi qui détermine à l'action et à la pensée décrite par W. James à sa femme dans une lettre personnelle⁶, la joie d'être actif chez Spinoza, l'élan intérieur et l'enthousiasme chez Goethe, la « belle humeur » (*Heiterkeit*) chez Nietzsche, le « naturel » chez Stendhal.

La deuxième série d'exemples renvoie aux « Peak Experiences » analysées par Abraham Maslow dans son livre de 1964 *Religion, Values and Peak Experiences* et aux expériences de « Flow » analysées par Mihaly Csikszentmihalyi dans *Flow : The Psychology of Optimal Experience* (1990). Les « Peak Experiences » et le « Flow » sont tous deux des expériences « optimales », mais distinctes. Il s'agit de modalités différentes et indépendantes de l'actualisation de soi (*Self-actualization*), même si les deux expériences peuvent être concomitantes : la « Peak Experience » est l'aboutissement d'un événement externe (quelque chose qui frappe et qui touche une corde sensible au niveau émotionnel), tandis que le « Flow » est un état interne dans lequel s'installe l'individu ayant atteint tout son potentiel dans une activité. Ainsi le « Flow » la « Peak Experience » peuvent être imbriqués, mais cela n'est pas nécessaire.

Ce qui saute tout de suite aux yeux lorsqu'on regarde ces deux séries d'exemples est que la première série contient des expériences plutôt « élitistes », tandis que la deuxième contient des expériences ordinaires – le fait que Nicolas Voeltzel se tourne vers la psychologie positive n'est pas un hasard, puisque l'un des traits caractéristiques de celle-ci a été dès l'origine de s'intéresser aux gens ordinaires et bien portants plutôt qu'aux malades, à la norme plutôt qu'à l'exception.

Cette différence reflète une évolution de l'impact (pénétration) de l'idéal d'authenticité au sein des sociétés occidentales en corrélation avec leur évolution historique vers une plus grande démocratisation et individualisation. L'articulation originelle, romantique, de cet idéal, impliquait une dimension élitiste, indexée sur des expériences esthétiques, artistiques, mystiques, militaires, etc. inaccessibles au commun des mortels – et surtout inaccessibles aux « philistins », qu'ils soient incultes ou cultivés. Ainsi on pouvait mettre en doute le fait qu'une expérience sportive puisse être une expérience d'authenticité⁷, ce qui, pour Maslow par contre, allait de soi. Elle impliquait également un arrière-plan de théologie chrétienne (protestante) sécularisée.

Ainsi la thèse de Herder selon laquelle « chaque être humain a sa propre mesure (*Mass*) »⁸ – dans laquelle Taylor voit la première articulation de l'idéal d'authenticité – n'est pas juste une autre variation sur le thème de l'homme-mesure de toute chose. Herder ne parle plus de l'homme abstrait ou universel, mais de chaque individu singulier. La « mesure » est le bien personnel, propre et précieux – la pensée de Dieu qui s'exprime dans chaque individu. Chaque individu fait l'expérience du risque de le perdre et doit combattre ce glissement. Mais l'existence de cette mesure propre est la garantie qu'au plus profond de son aliénation, dans la plus obscure « cage de fer » de la société (Weber), le salut reste possible.

L'authenticité romantique est donc déjà en soi démocratique, même si les expériences qui la manifestent sont élitistes et teintées de religiosité. Avec l'existentialisme elle le devient également pour-soi. Lorsque Jaspers introduit le concept de « situations-limites », il les caractérise comme fondamentales, indépassables et universelles :

⁶ Citée d'après E. Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Traduit en français par J. Nass et C. Louis-Combet, Flammarion, Paris, 1972, p. 14-15

⁷ Voir R. Musil, *L'homme sans qualités*, Traduit en français par P. Jaccottet, Editions du Seuil, Paris, 1961, Tome I.

⁸ Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Traduit en français par E. Quinet, chez F.G. Levrault, Paris, 1827, Tome II, Livre VIII, 1, p. 58-59 (traduction modifiée).

« Ces situations fondamentales qu’implique notre vie, nous les appelons *situations-limites*. Cela veut dire que nous ne pouvons pas les dépasser, nous ne pouvons pas les transformer. [...] Les situations-limite – mort, hasard, culpabilité, impossibilité de compter sur le monde – me révèlent mon échec. Que puis-je faire devant cet échec absolu dont je ne puis loyalement nier l’évidence ? [...] L’homme qui a fait l’expérience originelle des situations-limites est poussé du fond de lui-même à chercher à travers l’échec le chemin de l’être. »⁹

Les situations-limites sont des expériences d’authenticité qui ne sont plus réservées à une élite artistique ou intellectuelle. Même un garçon de café pourrait y avoir accès.

Mais la véritable démocratisation de l’expérience d’authenticité a eu lieu dans la seconde moitié du XX^e siècle, dès lors que la possibilité d’un accomplissement personnel semblait fermée à tout une partie de la population du globe, contrainte à l’uniformité impersonnelle des régimes communistes. Dans le monde libre et libéral, le fait que la possibilité d’une existence authentique soit accessible aux masses devenait un facteur d’appel et d’attractivité capable, à lui seul, de révéler la vacuité de la propagande communiste. Le fait que des millions de gens ordinaires aient pris des risques pour fuir les pays communistes n’est sans doute pas sans lien avec la promesse d’une existence accomplie.

La contrepartie de cette démocratisation des expériences d’authenticité semble avoir été une simplification et un rétrécissement de l’idéal d’authenticité : à l’authenticité dynamique des romantiques et des existentialistes, qui postule un moi en perpétuelle formation, tendant indéfiniment vers un idéal d’accomplissement harmonieux, se substitue progressivement une authenticité statique, qui postule un « moi tout-fait », avec lequel il s’agit de coïncider en suivant les recettes du « développement personnel ».

L’idéal d’authenticité renvoie donc à des expériences extraordinaires – réservées à des artistes ou des mystiques – ou tout à fait ordinaires. Ces expériences sont diverses, mais il y a des traits communs qui se retrouvent dans les descriptions de ceux qui les vivent. Ainsi, selon Privette¹⁰, les « Peak Experiences » possèdent trois caractéristiques de base, qui reviennent de façon constante dans tous les comptes-rendus : (a) Accomplissement (*Fulfillment*) : elles génèrent des émotions positives et sont intrinsèquement satisfaisantes ; (b) Signifiante (*Significance*) : elles augmentent la compréhension et la conscience de soi et peuvent jouer le rôle de tournant dans la vie ; (c) Spiritualité (*Spiritual*) : sentiment d’unité avec le monde et perte de la notion du temps.

On peut difficilement nier la réalité de ces expériences – ce que la propagande communiste a toutefois essayé de faire –, mais on peut se demander si les descriptions en termes d’authenticité et d’accomplissement de soi ne relèvent pas d’une distorsion idéologique, d’une fausse conscience.

2. Authenticité et vérité romantique.

Selon C. Taylor, l’authenticité implique un noyau dur de sens, à partir duquel des ramifications et des déviations sont possibles – et ont été actualisées au cours du temps.

« Schématiquement, on peut dire que l’authenticité (a) implique (i) une création et une construction aussi bien qu’une découverte, (ii) une originalité, et souvent (iii) une opposition aux règles sociales et même, éventuellement, à ce que nous reconnaissons

⁹ K. Jaspers, *Introduction à la philosophie*, Traduit en français par J. Hersch, Librairie Plon, Paris, 1965, p. 18 et 21.

¹⁰ G. Privette, « Defining moments of self-actualization : Peak performance and peak experience », in K. J. Schneider, J. F. T. Bugental, and J. F. Pierson (Eds.), *The Handbook of Humanistic Psychology*, Sage Publications, 2001, p. 161-180.

comme la morale. Mais il est vrai aussi, comme nous l'avons vu, qu'elle (b) requiert (i) une ouverture à des horizons de signification (car sans eux la création perd la perspective qui peut la sauver de l'insignifiance) et (ii) une définition de soi dans le dialogue. Il est normal que se produisent des tensions entre ces exigences, mais il est néfaste d'en privilégier une aux dépens d'une autre [...]. »¹¹

Taylor soutient que « tensions » entre ces exigences, bien que réelles et normales, peuvent être surmontées. Il est possible de donner au moins une articulation cohérente, rationnelle et valable de l'idéal d'authenticité.

Il est aussi dans notre intérêt de le faire puisque la « révolution de l'authenticité » a eu au niveau individuel et collectif – dans la façon de penser et de se rapporter à l'identité personnelle, à la liberté et à la vérité – des effets tellement bénéfiques que personne ne souhaiterait y renoncer.

Plutôt que d'explorer dans le détail les tensions qu'une théorie rationnelle de l'authenticité doit résoudre, je me consacrerai à un point, celui de l'authenticité comme vérité personnelle. Qu'il ne s'agisse pas d'un aspect périphérique, c'est ce que l'étymologie du mot semble confirmer :

« L'idée d' « authenticité » renvoie d'ailleurs étymologiquement à celle de possession et de maîtrise de soi-même. En grec, *authentês* est un composé d'*autos*, « par soi-même », « de sa propre initiative », et de *hentes*, « qui achève, réalise ». Le mot signifiait au départ l'auteur d'un crime, le meurtrier, mais il a revêtu par la suite une signification plus vaste : « celui qui a pleine autorité sur..., le maître, le seigneur ». Ces significations continuent à sous-tendre l'emploi d' « authentique » en français : est authentique celui qui, en ayant pleine autorité sur lui-même, existe dans une forme de vérité sur soi, celui qui est pleinement lui-même et en assume toutes les conséquences. »¹²

L'idée d'authenticité « confère une importance toute nouvelle à la sincérité que je dois avoir envers moi-même. Si je ne suis pas sincère je rate ma vie, je rate ce que représente pour moi le fait d'être humain. »¹³ La sincérité envers soi-même est le Bien sur lequel se règlent l'identité, la pensée et l'action de l'individu.

Si l'on peut caractériser, en général, la sincérité comme « une disposition à s'assurer que ses énoncés expriment ses véritables croyances »¹⁴, il semble toutefois nécessaire de distinguer la sincérité dans les relations avec les autres de la sincérité dans les relations avec soi-même.

La sincérité (du latin *sin-crescere*, « sans excroissance », ou *sine cera*, « sans cire », « pur ») en tant que vertu sociale, repose sur l'identification de l'individu à son rôle ou à son statut social, par l'acceptation et l'intériorisation des normes et des valeurs attachées à ce rôle. Comme l'indique Lionel Trilling¹⁵, la sincérité s'impose comme vertu cardinale lorsque le monde social, perçu comme une scène sur laquelle on a à jouer un rôle, est l'occasion de s'affirmer ou de s'accomplir soi-même : si le rôle social est représenté comme un masque (*persona* en latin), on peut donc dire qu'ici le sujet est (dans) le masque. Le sincère est et doit être tout entier dans ce qu'il fait, sans arrière-pensées.

La sincérité à l'égard de soi-même peut entrer en opposition avec la sincérité sociale quand la société n'est plus perçue comme l'élément de l'accomplissement de soi, dans lequel

¹¹ C. Taylor, *Le malaise de la modernité*, Traduit en français par C. Melançon, Les Editions du Cerf, Paris, 1994, p. 73-74.

¹² C. Romano, *op. cit.*, p. 26.

¹³ C. Taylor, *op. cit.*, p. 37.

¹⁴ B. Williams, *Truth and Truthfulness*, Princeton University Press, Princeton, 2002, p. 96.

¹⁵ L. Trilling, *Sincérité et authenticité*, Traduit en français par M. Jézéquel, Editions Bernard Grasset, Paris, 1994.

on trouve sa place, mais comme un milieu étranger et potentiellement hostile¹⁶. Dès lors, en étant sincère avec les autres, je peux ne pas être sincère avec moi-même et en étant sincère à l'égard de moi-même je peux ne pas être sincère à l'égard des autres. La distinction entre une sincérité tournée vers l'extérieur et une autre tournée vers l'intérieur semble se solder nécessairement par l'avantage de celle-ci sur celle-là.

On pourrait dès lors soutenir que la primauté et la souveraineté de l'individu affranchi – du moins en pensée – des autres est un présupposé de l'authenticité. Rousseau – que l'on pourrait considérer comme le « père philosophique » de l'authenticité – semble avoir été le premier à insister sur le caractère absolu de la sincérité ou de la véracité que nous nous devons à nous-mêmes. Rousseau peut soutenir cela car :

« A toute la tradition augustinienne qui donnait le ton au siècle précédent, et qui insistait sur l'opacité à soi de l'âme humaine et sa visibilité à Dieu seul, Rousseau oppose à présent le témoignage intérieur de sa conscience, guide infaillible et source de toute bonté. Il en résulte un nouveau concept de vérité : une vérité « morale », distincte de la vérité épistémique, une vérité de l'individu devant lui-même qui, néanmoins, a vocation à s'imposer à tous, à être reconnue de tous, tout en demeurant intérieure et subjective ; une vérité qui semble pouvoir se passer de tout critère objectif au moment même où elle revendique son universalité. »¹⁷

On peut mettre ce changement de paradigme sur le compte des particularités psychologiques, voire pathologiques, de l'homme Rousseau. Ou on peut faire la généalogie de sa conception du monde qui « interdisait d'attribuer une juste place aux faiblesses et aux idiosyncrasies – les siennes comme celles des autres »¹⁸.

Quoi qu'il en soit, le présupposé fondamental de l'authenticité rousseauiste est que la vérité du cœur ne saurait mentir, même lorsqu'elle est factuellement fautive. Comme le fait remarquer C. Romano, « devant la pureté de ce cœur, le lecteur abdique toute supériorité pour se retrouver en position d'accusé, voire de confessé »¹⁹.

3. Vérité personnelle : dialogue, monologue, silence.

Pour finir, je vais aborder, de façon non exhaustive, quelques problèmes soulevés par l'hybridation de la vérité avec l'authenticité.

Le premier concerne l'expression de cette vérité personnelle, de cette vérité que je suis et que je fais en me faisant. Chez Rousseau, la modalité discursive qui semble appropriée pour l'exprimer, est celle, monologique, mais littéraire, de la confession et de la rêverie. Mais dans la mesure où cette confession produit une inversion des rôles entre auteur et lecteur, où elle se renverse en une sorte d'inquisition ou de leçon de morale, ne trahit-elle pas son intention initiale ? L'authenticité est-elle compatible avec un ton inquisitorial, ou donneur de leçons ?

Le deuxième problème concerne l'intelligibilité, le sens d'une expression monologique de l'authenticité. On peut effectivement se demander si les expressions courantes de l'authenticité, comme « être soi-même », ont un sens. D'un point de vue logique, cette expression est une tautologie, donc, selon Wittgenstein, une expression dépourvue de sens. Même en admettant que ce n'est pas une tautologie, cette expression serait une absurdité : si, en vertu du principe d'identité, être, c'est être identique à soi-même, comment serait-il possible de *parvenir* à être soi-même ou d'*échouer* à l'être ? Face à ces difficultés, on pourrait conclure, avec Adorno, que le discours sur l'authenticité n'est qu'un « jargon » qui « charge [...] les

¹⁶ C. Romano, *op. cit.*, p. 63.

¹⁷ C. Romano, *ibid.*, p. 423-424.

¹⁸ B. Williams, *op. cit.*, p. 199.

¹⁹ C. Romano, *op. cit.*, p. 53.

concepts généraux et les idées de la philosophie [...] à un point que leur essence conceptuelle, la médiation par le sujet pensant, disparaît sous le vernis : ils séduisent alors comme ce qu'il y a de plus concret. »²⁰

Si l'authenticité ne peut pas se dire, elle peut peut-être se montrer, dans le silence. C'est l'une des possibilités envisagées par Heidegger dans *Être et temps* :

« Ce n'est pas sur un autre fondement existentiel que repose une deuxième possibilité essentielle du parler, le *faire-silence* (*das Schweigen*). Celui qui fait-silence dans l'être-l'un-avec-l'autre peut « donner » plus véritablement à « comprendre », autrement dit mieux configurer la compréhension que celui qui ne se défait jamais de la parole. Une abondance de paroles sur quelque chose ne donne jamais la moindre garantie que la compréhension s'en trouvera accrue. Au contraire : la discussion intarissable recouvre le compris et le porte à la clarté apparente, c'est-à-dire à l'in-compréhensibilité du trivial. En revanche, faire-silence ne veut pas dire être muet. Le muet a au contraire tendance à « parler ». Non seulement un muet n'a pas encore prouvé qu'il peut faire-silence, mais il lui manque même toute possibilité de le prouver. De même, celui qui est naturellement accoutumé à parler peu ne montre pas davantage que le muet qu'il fait-silence et peut faire-silence. Qui ne dit jamais rien n'est pas non plus capable, dans un instant donné, de faire-silence. C'est seulement dans le parler véritable qu'un faire-silence authentique devient possible. Pour pouvoir faire-silence, le *Dasein* doit avoir quelque chose à dire, c'est-à-dire disposer d'une résolution authentique et riche de lui-même. C'est alors que le silence manifeste, et brise le « bavardage ». Le silence en tant que mode du parler articule si originellement la compréhensivité du *Dasein* que c'est de lui que provient le véritable pouvoir-entendre et l'être-l'un-avec-l'autre translucide. »²¹

Mais si l'on considère que le silence est le dernier mot de l'authenticité, on s'enfonce dans une impasse. Un inquisiteur ou un prédicateur peuvent être moqués. Mais quelqu'un qui, dans le silence, nous fait « sentir » ce qu'il a à dire, celui-là se fait entendre (obéir). Le risque est grand alors de reléguer l'authenticité dans l'irrationalité.

Face à ce troisième problème, on peut privilégier, comme Taylor, la voie dialogique. Seule celle-ci peut faire obstacle aux « déviations » de l'authenticité. Seule celle-ci est compatible avec le cadre démocratique. Mais ne suppose-t-elle pas, à l'encontre de la tendance rousseauiste et romantique, de subordonner l'idéal d'authenticité à la sincérité en tant que valeur sociale, donc un retour en arrière aux Lumières par-delà le romantisme ?

²⁰ T. Adorno, *Jargon de l'authenticité. De l'idéologie allemande*, Traduit en français par E. Escoubas, Editions Payot & Rivages, Paris, 2009, p. 54.

²¹ Heidegger, *Être et temps*, § 34, Traduit en français par E. Martineau, édition électronique.